

Il la poussa ainsi jusqu'au seuil. Elle sortit, elle gagna le port. La foule s'ouvrit muette devant elle. On eût dit que cette femme glissait, atome obéissant, dans le sillon de flamme échappé du regard de Richard.

Les compagnons de la duchesse la rejoignirent sur la barque. Le flot les remporta, eux consternés, elle luttant contre la peur et contre la scif d'une prompte vengeance.

La duchesse était à peine sortie, qu'un courrier venu de l'armée se présenta.

Lord Kildare prévenait le prince des bonnes intentions de la ville d'Exeter. L'occasion s'offrait magnifique de conquérir cette clef du pays. Il suffirait, disait-il, de la présence du fils d'Edouard pour faire tomber les portes et les barrières. A défaut de persuasion, on emploierait la force. Il fallait marcher sans délai. Richard regarda autour de lui, ne vit que des yeux secs et brillants d'ambition et d'avarice. Qu'est-ce qu'une amante, une femme pour des sauvages révoltés? Le duc, s'il hésitait, pouvait être appelé lâche. Il ordonna le départ, et comme, s'il eût laissé Catherine derrière lui, on eût pu la lui prendre, il la fit placer sur une immense litière, sorte de maison roulante que traînaient douze chevaux; il lui donna une garde d'Écossais dévoués, et cachant son désespoir sous le masque impénétrable de son armure, il conduisit à Exeter ses partisans ivres d'espoir et d'enthousiasme.

En arrivant il aperçut Lord Kildare qui revenait sur ses pas au-devant de son souverain. De loin, avec un œil d'aiglon, Richard reconnut ses pennons et son panache, courut à sa rencontre, saisit sa main, l'entraîna hors de la portée de leurs voix, et, frémissant d'abord, puis avec véhémence, puis enfin avec de sourds rugissements, il lui raconta l'apparition de la duchesse, ses injures, ses révélations.

L'œil avidement plongé dans les yeux obscurcis du vieux chevalier, il épiait l'ombre de ses pensées, il guettait l'éclair d'une incertitude, il haletait après la sentence.

— Pourquoi ce désespoir? dit enfin Kildare, je ne le comprends pas. On perd un allié, on en gagne d'autres. Les Écossais vous croient et vous suivent; votre alliance avec eux est un sûr garant de leur amour. Vous avez tout gardé, vous dis-je! et rien perdu.

Le jeune homme saisit Kildare par la main :

— J'ai perdu, Patrick, le seul bien que je possédasse au monde; j'ai tout perdu, ma force, mon courage; de toute passion, de tout mobile, je n'ai rien gardé, rien que ce désespoir dont tu me blâmes, et sans lequel je ne vivrais déjà plus!

À ces mots, il l'entraîna vers la litière, qui peu à peu s'était rapprochée dans sa pompe lugubre. Il ouvrit les lourds rideaux, et montra au fidèle guerrier Catherine toujours insensible et pâle sous ses voiles blancs.

— Vois-tu, dit-il, elle n'a pas eu ta force; elle a douté; elle en meurt. Elle me quitte, Patrick, elle me quitte sans m'avoir maudit ou pardonné!

Le vieillard resta un moment anéanti. Il est des souffrances pareilles aux gouffres de l'Océan. L'homme s'y perd en voulant les mesurer. Cependant Lord Kildare se redressa bientôt, et reprit d'une voix mal assurée :

— L'amour n'est rien auprès de l'honneur. Toute défaillance en ce moment vous déshonore. Si lady Catherine guérit, vous lui devez une couronne. Si elle meurt, vous lui devez les funérailles d'une duchesse d'York. Un Perkin Warbeck pourrait se tuer sur cette tombe; Richard d'York n'en a pas le droit. Allons! l'épée en main. Allons à Exeter prouver votre origine par une victoire, et le bruit de cette victoire réveillera lady Catherine. Marchons, mon prince! marchons!

## CHAPITRE II.

### DERNIER ESPOIR.

La destinée de ce royal enfant est une des plus étrangement douloureuses que l'histoire ait enregistrées. Elle ressemble à

ces jours d'automne dont le pâle matin s'estompe dans un brouillard, dont le midi respandit tout à coup par une déchirure des nuages, et s'éteint presque aussitôt dans une brume plus sombre ou même dans une noire tempête.

Pour Richard, l'éclat du midi avait déjà cessé. Il marcha sur Exeter et sa tentative échoua. Henri VII l'y avait devancé par des promesses ou des menaces. Les portes lui furent fermées, et, faute d'argent, il dut lever le siège de la ville.

D'ailleurs l'armée du roi d'Angleterre approchait; cette armée que Henri VII, disait-on d'abord, n'avait pas daigné lever contre un ennemi si méprisable. Cependant, le Salomon de l'Angleterre méprisait si peu Richard qu'il accourait en hâte avec ses meilleures troupes pour barrer le passage au torrent épanché déjà vers Londres.

Richard n'hésita pas à accepter la bataille. Les deux armées se heurtèrent à Taunton, mais sans attendre l'épreuve, les soldats d'York lâchèrent pied au premier son des trompettes.

Le malheureux prince se jeta vainement au-devant d'eux. Il leur rappela leur serment, leur honneur; il leur promit toute sa fortune et sa vie. La trahison avait à l'avance fixé le sort comme le prix de cette journée. Richard demeura seul avec une poignée d'amis: lui aussi dut fuir entraîné par le flot des traîtres, trop heureux dans cette affreuse journée de soustraire à l'ennemi la litière qui renfermait la duchesse, et à la poursuite de laquelle s'étaient acharnés les plus zélés partisans du Lancastre victorieux. Arrivé le premier près de celle qui naguère s'appelait l'heureuse et la belle Catherine, Richard prit dans ses bras son corps ou plutôt son cadavre adoré; pendant les premières heures de la nuit, il l'emporta sur son cheval comme une proie, comme une relique. Furieux et sombre, battu par le vent, rugissant de douleur à chaque morsure plus vive des souvenirs, il entraînait dans son tourbillon quelques Écossais fidèles; et la sauvage Susannah, ne pouvant suivre sur sa haquenée plus faible, cette course désespérée, hurlait dans l'ombre après Catherine et proférait contre Richard mille féroces imprécations.

Cette nuit fut terrible. Après le danger commença la honte, et Richard ne sentit bien réellement son malheur que lorsqu'il se trouva en sûreté, hors de toute atteinte, sur les bruyères d'une lande que dominait une vieille abbaye en ruine.

Là il arrêta son cheval fumant et ivre de lassitude. Il déposa son précieux fardeau sous l'ogive brisée de la chapelle, regarda un moment autour de lui, effleura d'un coup d'œil vague le ciel froid qui ne lui répondait rien, et s'agenouilla près de Catherine; il voulut lui rechauffer les mains avec son souffle, et réveiller le regard depuis si longtemps endormi sous ces paupières bleuâtres. Il sanglotait, il soupirait, ses larmes eussent amolli les dalles de granit. Lui qui depuis tant de jours attendait de Catherine le pardon, le retour à la vie, il s'épouvantait de n'avoir à lui offrir que l'ignominie et la ruine, et alors, il suppliait le ciel de prolonger, d'éterniser cette torpeur et ce délire de sa bien-aimée.

Soudain la statue se souleva, et d'une voix qui fit courir mille frissons sur les épaules de Richard :

— Eh bien, dit-elle, pourquoi me faites-vous attendre la mort? pourquoi prolongez-vous mon supplice?

— Catherine! s'écria le jeune homme effaré.

Et il recula lentement devant ce fantôme dont les accents étranges le frappaient d'une superstitieuse horreur.

— J'espérais, reprit-elle, que vous ne me puniriez pas en me forçant à vivre. Cette mort, mon unique salut, je ne puis me la donner sans crime. Mais vous, vous qui paraissez me plaindre, comment osez-vous me la refuser!

Richard laissa échapper un sourd gémissement.

— Moi! dit-il, moi donner la mort au seul être que j'aime, au seul espoir qui me reste en ce monde!

Catherine se souleva encore. Elle était presque droite, la main appuyée sur un fût de colonne tronquée, ses cheveux épars, son pâle visage illuminé par la lueur d'une lune sanglante qui traversait les arceaux et les fenêtres de l'antique abbaye. La sévérité empreinte sur ses traits si doux, le repro-